

## ANALYSES D'OUVRAGES

---

**Saint-Denis (Alain).** — « L'Hôtel-Dieu de Laon, 1150-1300 » - Presses Universitaires de Nancy, 1983.

Ce livre est la reproduction du premier volume d'une thèse de doctorat en histoire soutenue à l'Université de Nancy II, en juin 1982, qui a pour titre : « Institution hospitalière et société à Laon aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ».

L'hôpital de Notre-Dame est l'œuvre très ancienne du chapitre de la cathédrale de Laon et au XII<sup>e</sup> siècle son histoire est déjà longue. En 1167, est construit un premier bâtiment à l'ombre du chapitre. L'importance des pèlerinages, la croissance des villes font que l'hôpital est agrandi en 1209. Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Hôtel-Dieu, en plein épanouissement, était une communauté qui associait fondateur, bienfaiteurs, frères, sœurs et pauvres, mais peu avant le milieu de ce XIII<sup>e</sup> siècle, se produit une rupture car des préoccupations temporelles mobilisent la communauté et les hospitaliers se comportent alors comme de grands propriétaires fonciers. Vers 1270, les chanoines reportent à nouveau leur attention sur l'hôpital, mais le rayonnement spirituel s'est considérablement amoindri. La fin du XIII<sup>e</sup> siècle marque le début d'une période de stagnation qui, au XIV<sup>e</sup>, se transformera en décrépitude.

Ce livre de 280 pages est l'œuvre d'un érudit, mais se lit avec un intérêt soutenu. Il est agrémenté d'une étude des hospitaliers, du personnel et de deux index des noms propres et des idées. Il donne un exemple de ce qu'était l'institution hospitalière, ici et ailleurs en France, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Pr R. Rullière.

**Gourevitch (Danielle).** — « Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin » - Rome et Paris - Ecole française de Rome, 1984, 25 × 16, 564 p. + tables.

L'énorme livre, magnifiquement édité par la Bibliothèque des Ecoles françaises de Rome et d'Athènes, que nous venons de recevoir, est une thèse considérable que Danielle Gourevitch a récemment soutenue, en deux parties, le « vécu » de la maladie et la relation malade-médecin. Dans la première partie, c'est d'abord le rhéteur Aelius Aristide (118-181) dont l'auteur analyse et discute le cas, c'est-à-dire la pathologie telle qu'il la relate dans un contexte social et psychologique qui a intéressé Galien et bien d'autres au cours de l'histoire médicale, de l'Antiquité à nos jours. Et la vision qu'en ont eue les critiques semble dépendre de leurs propres idées plutôt que de l'éthique du seul personnage étudié. Une longue monographie de Galien nous entraîne ensuite dans des commentaires très savants sur la simulation, exploitation de la maladie, de Sénèque à Martial entre autres. La négation de la maladie, c'est-à-dire la dissimulation, puis son refus menant au suicide amènent à l'étude d'une affection révélatrice, « paradigmatique », la goutte, dont Lucien forme un exemple essentiel.

La deuxième partie du livre aborde la relation entre le malade et le médecin, vue sous l'angle de la déontologie grecque et de l'arrivée du médecin grec à Rome

signalée déjà par « Les menechmes » de Plaute. De Caton aux médecins arabes, de faits réels à des légendes, il semble se créer un aspect presque xénophobe du personnage médical. Pline se révèle un anti-Hippocrate, un contempteur des médecins qu'il assimile à des charlatans avec leurs procédés publicitaires. Et le bon médecin idéal sera pourtant à nouveau tracé par la plume de Cicéron, malade ami de ceux qui le soignent.

Un tel livre peut difficilement être analysé en quelques lignes. Il appartiendra au lecteur d'en juger. Qu'on nous permette cependant de constater que le style actuel des thèses, profus et scolastique, comme la multiplicité des citations et l'absence des traductions, rendent cet ouvrage trop peu accessible.

M. Valentin.

**Théodoridès (Jean).** — « Histoire de la Biologie » - Paris, 1984, collection « Que sais-je ? », 11,5 × 17,5, 127 p. - 4<sup>e</sup> édition mise à jour.

Le premier livre de la célèbre collection « Que sais-je ? » avait été, en 1941, « Les étapes de la Biologie », de Maurice Caullery, de l'Académie des Sciences. L'évolution considérable des données scientifiques depuis ces années noires a déjà justifié que succédât à cet ouvrage de premier plan une synthèse nouvelle confiée à Jean Théodoridès, et c'est la 4<sup>e</sup> édition de ce précis, venant de paraître, qui porte aujourd'hui le numéro 1 de la prestigieuse collection.

Qu'on nous permette d'écrire que ce livre le mérite bien. Car il est peu d'ouvrages d'histoire des sciences qui soient aussi clairs, aussi captivants et aussi complets. La préhistoire, les anciennes civilisations, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte, et bien entendu l'Antiquité classique, occupent les premières pages. Alcmeon de Croton découvre le rôle du cerveau, les voies optiques, la trompe d'Eustache, tandis qu'Empédocle pressent le darwinisme et l'écologie, peu avant Hippocrate, un siècle séparant ces précurseurs des travaux d'Aristote (384-322), qui fut le véritable fondateur de la classification biologique et de la zoologie d'observation. Au Moyen Âge, Albert le Grand est un précurseur de l'Anatomie comparée, et Frédéric II de Hohenstaufen, de l'Ornithologie. Les savants de langue arabe semblent avoir compris la petite circulation et l'anatomie de l'œil, et Maïmonide publie un « Traité des poisons ».

Dans l'immense foisonnement de la Renaissance, Léonard de Vinci ouvre la voie aux méthodes de coupe anatomique, puis Vésale (1514-1564) révolutionne l'Anatomie et montre les erreurs de Galien, tandis que Michel Servet décrit la circulation pulmonaire. Harvey, Leeuwenhoek, de Graaf dominent le XVII<sup>e</sup> siècle, et toute la biologie moderne se préfigure au XVIII<sup>e</sup> siècle. La théorie de l'Évolution, la découverte des structures cellulaires, les lois de Mendel, la microbiologie marquent le XIX<sup>e</sup> siècle, qui est aussi le siècle d'or de la physiologie expérimentale et des débuts de la biochimie. Et Théodoridès nous donne enfin, en quelques pages saisissantes, le tableau des découvertes accumulées au XX<sup>e</sup> siècle, de la biologie cellulaire à l'embryologie, à la génétique et à l'immunologie, de la neurophysiologie à l'endocrinologie, en particulier grâce à la microscopie électronique, à l'histochemie, à la culture des tissus.

Voilà donc un livre essentiel, aussi intéressant pour le lecteur profane que pour le médecin ou le biologiste qui ne cantonne pas son existence à la seule pratique aveugle de son métier. Car ce précis fait réfléchir.

M. Valentin.

**Colas des Francs (Gilles).** — « L'œuvre de Jules Amar entre 1914 et 1918 » - Paris, 1984, 21 × 29,7, 70 p., dactylographié - Thèse de doctorat en médecine soutenue en 1984, Université René-Descartes, Faculté Cochin-Port-Royal, sous la présidence du Pr Hugues Monod (avec mention « Très honorable »).

Il était nécessaire de faire connaître une partie très originale de l'œuvre de ce grand savant trop oublié que fut Jules Amar (1879-1935), celle qui a trait à la rééducation et à la prothèse des blessés. Nul meilleur guide ne pouvait se trouver que le Pr Hugues Monod, et le parti qu'a tiré Gilles Colas des Francs des conseils reçus est une récompense pour ceux qui cherchent, depuis des années, à donner au véritable fondateur de la physiologie du travail que fut Jules Amar, la place devant lui revenir dans l'histoire de la médecine.

Dans la courte biographie qui ouvre cette thèse, l'auteur insiste justement sur ses premiers travaux, portant sur la vision des travailleurs en Afrique du Nord et les incidences de l'éclairage. Car c'est bien alors qu'Amar commence à s'intéresser aux problèmes du travail humain, dépassant la physiologie de laboratoire.

Devant la calamité mondiale que fut la guerre de 1914, Jules Amar met au service des mutilés son expérience sans rivale des problèmes concrets du travail. Son but est de rétablir la fonction utile. Il propose des modèles de bras et d'avant-bras, qu'il fait construire par l'orthopédiste Cauet trop souvent pris pour leur auteur. De même, il imagine des prothèses des membres inférieurs. Tout ceci sera repris par les commissions officielles, car ces appareils un peu lourds, en cuir et acier, sont robustes et simples. De plus, il prône des méthodes précises et chiffrées de rééducation jointes à un apprentissage des tâches possibles très précoce.

Des inimitiés probables, des jalousies de milieux très fermés l'ont trop vite écarté d'un domaine où il se montra un précurseur.

Que l'on nous permette de remercier l'auteur d'avoir fait revivre un instant ce savant malheureux.

M. Valentin.

**Goubert (Jean-Pierre) et Lorillot (Dominique).** — « Les cahiers de doléances des médecins, chirurgiens et apothicaires: 1789, le corps médical et le changement » - Toulouse, Privat, 1984, 21 × 14, 142 p. (Coll. « Résurgences »).

On passe trop souvent sur le fait que les fameux Cahiers de doléances rédigés lors de la convocation des Etats-Généraux de 1789 comprenaient des textes émanant des corps professionnels, et c'est cet oubli que Jean-Pierre Goubert et Dominique Lorillot veulent combler dans le très intéressant livre qu'ils viennent de publier, à propos des vœux du Corps médical de cette époque où tout devait changer.

Dans la première partie de ce travail, les auteurs tentent d'abord, et à juste titre, de nous faire connaître l'état réel de la situation médicale en France à la fin de l'Ancien Régime. On peut tirer des chiffres des éléments qui permettent de classer le royaume en trois cas de figure : les villes de Facultés, de Collèges et de Communautés d'abord ; puis les villes de second rang ; enfin, les bourgs et les campagnes. L'aristocratie du Corps médical est urbaine, la piétaille est rurale. Les chirurgiens et les apothicaires, quant à eux, ne relèvent pas des arts libéraux, mais des arts mécaniques ; mais la hiérarchie reste plaquée sur un modèle analogue à celui des médecins. De plus, le taux de médicalisation urbain est trois

fois supérieur à celui des campagnes et, paradoxalement, 50 % du Corps sanitaire soigne 15 % de la population, c'est-à-dire celle des villes, la moitié restante prenant en charge 85 % des habitants du royaume, ceux des campagnes.

C'est dire avec quelle prudence il faut interpréter les Cahiers de doléances rédigés le plus souvent par les docteurs-régents, les chirurgiens « internes », les maîtres en pharmacie, ceux des villes...

Leur lecture est cependant pleine d'intérêt, et nous apprendrons beaucoup en parcourant les Cahiers d'Angers, Reims, Troyes et Versailles, présentés dans ce recueil, dont il faut vivement féliciter les auteurs.

M. Valentin.

**Voinot (Docteur J.).** — « Inventaire des cachets d'oculistes gallo-romains » - (Conférences lyonnaises d'Ophthalmologie), n° 150 - Annonay, Editions des Laboratoires H. Faure, 1983, 25 × 15, 578 p., ill.

Une fois de plus nous devons remercier les Laboratoires Faure d'avoir édité un ouvrage qui comble les vœux des historiens et des médecins. Car, en nous donnant une fidèle représentation de ces centaines de cachets d'oculistes gallo-romains retrouvés par miracle, le Dr Voinot nous fait pénétrer de plain-pied dans les cabinets de ces médecins des yeux d'il y a 2 000 ans. Si les onguents oculaires et les collyres en solutions existaient déjà, les médicaments par excellence des oculistes d'alors étaient les collyres secs, bâtonnets plus ou moins longs ou plus ou moins pâteux, terminés en « queue de rat » d'où leur étymologie probable : colla = colle et cura = queue), dilués au moment de l'emploi dans un liquide approprié ; et c'était sur ces bâtonnets que les cachets des fabricants étaient apposés.

Michel Faure insista à juste titre sur leur unité : unité de présentation comme de principes actifs, puisqu'on retrouve déjà essentiellement les sulfates de cuivre et de zinc, puis la myrrhe et la chélidoine ; unité historique aussi, puisque leur répartition se calque sur la pénétration romaine en Gaule, en particulier dans l'Est de la France et de la vallée du Rhin, après celle du Rhône. De remarquables clichés nous montrent 284 de ces cachets, avec en page jointe le lieu de leur découverte, leur destinée actuelle, leurs caractères morphologiques et épigraphiques, et la bibliographie concernant chacun d'eux.

De plus, une bibliographie générale, une liste chronologique de leur découverte, un index des noms d'oculistes, une table des lieux de trouvaille avec celle établie par Espérandieu en 1927, enfin une liste des moulages conservés au musée de Saint-Germain complètent cet ouvrage qui, dans la simplicité efficace de sa présentation, fait infiniment réfléchir. Que ses auteurs et ses producteurs soient profondément remerciés.

M. Valentin.

« Histoire de la Médecine Navale et Tropicale - Séminaires 1981/1982 » - Fascicule III - Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes (IV<sup>e</sup> Section) - (Sorbonne, 47, rue des Ecoles, 75005 Paris) et Service Historique de la Marine. Château de Vincennes, 94304 Vincennes Cedex) - 1984, 21 × 29,5, 200 p., ronéo.

Voilà, une fois encore, une remarquable série de conférences sur l'histoire de la Médecine Navale et Tropicale que nous offrent le Médecin-Général Inspecteur Niaussat et d'éminents historiens ou médecins réunis dans les séminaires, main-

tenant bien connus, tenus au Musée de la Marine. Avec le regretté Pierre Huard, P.M. Niaussat et J.L. Plessis nous racontent le rôle des chirurgiens d'armée que furent, au XIX<sup>e</sup> siècle, les médecins de la Marine française, avec Bourgarel, Marcellin Duval, Rochard, Fontan, pour ne donner que quelques noms. L'immense tâche des chirurgiens servant aux Colonies est particulièrement évoquée, car elle ne doit pas être oubliée. Deux autres conférences de P.M. Niaussat évoquent de plus lointains problèmes, tels que l'histoire médico-maritime du feu grégeois, et le traitement « maritime » de la folie à Venise aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'Inspecteur général des Archives Taillemite trace la vie du pharmacien de la Marine Victor Liotard (1858-1916) qui, né à Chandernagor, devint l'ami et le collaborateur de Brazza et fut d'abord chargé par lui d'une mission vers le Haut-Nil et d'une autre au Congo, avant de se révéler un grand gouverneur des Colonies. Le Médecin-Général Carré place le vin dans l'histoire maritime. La vie et l'œuvre de Victor Segalen sont évoquées par le Médecin en Chef Pointot. Madame Imbault-Huart donne un remarquable exposé sur les principes de bibliographie et les bases de la recherche en histoire de la Médecine. Enfin, P.M. Niaussat montre l'influence des médecins de la Marine sur le développement de la future médecine du Travail au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, avant de nous retracer l'histoire de « L'hôpital à bord » et la vie étonnante de Pierre-François Kéraudren, qui fut « médecin consultant » puis Inspecteur général du Service de Santé de la Marine de 1803 à 1845, à travers tous les régimes.

Tel qu'il nous est offert, ce « mélange » rassemble une somme incomparable. Merci à ses auteurs.

M. Valentin.

**Casaux-Bussièrre (Martine).** — « Georges Denigès (1859-1951). Essai biographique ». Thèse de doctorat d'Etat en médecine, Bordeaux II, n° 374, 1981.

Cette fois encore, il me faudrait citer presque toutes les pages de cette belle thèse d'histoire de la médecine pour vous en rendre fidèlement compte.

Elle est en effet la biographie de la vie du Pr Georges Denigès, l'un des plus prestigieux prédécesseurs dans la chaire de chimie biologique de la Faculté de médecine de Bordeaux, de cet autre homme protégé, le Pr Michel Machebœuf, dont vous m'avez fait l'honneur d'évoquer la mémoire en vous relatant l'ouvrage du Pr Tayeau. Il n'était pas aisé de décrire en 144 pages la vie de ce Maître dont la longue carrière ne comporte pas moins de 680 publications de 1882 à 1951, la plupart dans le domaine de l'analyse biologique ou de la bromatologie, ou encore de la toxicologie.

Sur ce dernier point, Mme Casaux-Bussièrre nous entretient de plusieurs procès célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle — le procès Lafarge, notamment, où s'affrontèrent, en 1840, Orfila et Raspail — consécutifs à des accusations d'empoisonnement par l'arsenic.

C'est aussi la relation précise du « calcul rapide du jour de la semaine correspondant à une date donnée » imaginé par le Pr Denigès en 1896, preuve — s'il en est besoin — que nos anciens étaient sans doute plus éclectiques que nous ne le sommes en ce siècle de spécialisation un peu trop outrancière.

Le dixième chapitre de cette thèse — qui sera déposée à la Bibliothèque de la chaire, comme le sont tous les ouvrages qui parviennent à la Société — amusera

beaucoup son lecteur : comme beaucoup de ses contemporains, le Pr Denigès notait dans un cahier — comportant un index alphabétique détaillé — toutes ses trouvailles intéressantes en pathologie générale et les moyens thérapeutiques appropriés, en formules à usage domestique et aussi en recettes diététiques, voire gastronomiques.

Douze pages sont consacrées à la vie de famille du Pr Denigès et elles nous rappellent que son gendre et l'aîné de ses petits-fils ont suivi sa trace à la Faculté de Bordeaux.

Un index bibliographique indique, à la fin de l'ouvrage, les sources de l'auteur.

Pour terminer, permettez-moi de vous lire les deux derniers paragraphes de cette thèse :

« Georges Denigès fait partie de ceux qui ont permis le développement de la médecine moderne, car c'est bien au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> que la médecine individualiste des temps anciens fait place à une médecine d'hôpital qui se voit à son tour élargie par une médecine de laboratoire et, d'un autre côté, par une médecine sociale.

« A l'heure du scanner, du rayon laser, des transplantations cardiaques, de l'informatique médicale, de la biochimie biologique, à l'heure où les sciences fondamentales jouent un rôle essentiel, particulièrement au cours des études médicales, il est bon de ne pas oublier Georges Denigès : pour qui sait en tirer les leçons, le passé est une porte ouverte sur l'avenir. »

P.A. Delaby.